N° 45 — 4e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

L'Age des Peuples et des Nations. — La Magie. — Épître à ceux qui pleurent sur une Tombe : Mourir c'est revivre (Suite et fin). — Le Bigotisme. — Communications obtenues par Mme L. A., Médium écrivain. — Pourquoi porter le Deuil? — Notes Brèves — Notre Feuilleton : Pérégrinations de deux Ames sœurs (Suite).

L'AGE DES PEUPLES ET DES NATIONS

La puissance impulsive qui constitue la vie des civilisations fait passer chaque peuple et chaque nation par sept phases différentes et successives.

La première phase, comprenant l'enfance des peuples, est formée de l'homme sorti de l'animalité. Alors les hommes vivant d'une vie animale, se rapprochent de celle des bêtes. Leur intelligence, encore inculte, ne reçoit des impressions que de la force brutale, parce qu'elle est seule sensible. Cette classe d'êtres humains, encore au seuil de l'humanité, vit à l'état le plus sauvage. Elle dispute sa nourriture aux animaux, devenant simultanément la proie les uns des autres. C'est l'homme voisin de l'animal.

La seconde classe comprend les hommes qui commencent à user de l'intelligence et de la raison, encore dans l'enfance Tout apporte quelques améliorations à sa situation normale. Les hommes commencent à se réunir en peuplades, gouvernés par les usages les plus divers et les plus anormaux, n'étant basés que sur la force physique.

La troisième période comprend les hommes, encore sauvages, mais qui commencent à avoir certains rapports avec les peuples civilisés, avec lesquels ils échangent leurs produits naturels contre des produits manufacturés. Ces peuplades aiment les avantures, telles que la guerre, la chasse et tout ce qui est appuyé sur la force physique. Cette classe comprend les peuplades demi-sauvages qui [illegible] [illegible]t que de la vie matérielle.

Chacune de ces périodes de ces peuples primitifs a un culte ou religion en rapport avec sa civilisation et l'état des mœurs qui y domine.

La quatrième période comprend les hommes qui sont entrés dans la civilisation des peuples formés en nation, régulièrement

constitués. Les hommes appartenant à cette classe étant érigés en sociétés, travaillent à leur avancement moral et social. Sans subir encore le rafinement des civilisations qui ramollissent les hommes et leur font rechercher le luxe et les douceurs de la vie, et surtout les richesses et les plaisirs ; ces peuples travaillent à perféctionner leur situation sociale. C'est l'âge des idées généreuses, c'est la période héroïque des nations, c'est le temps des grands sentiments d'honneur des peuples et la vaillance des individus.

C'est dans cette période que la Grèce fit la guerre de Troie et la France les croisades.

La cinquième période comprend les hommes qui entrent en plein dans vie du progrès moral et social ; c'est la phase de la virilité intellectuelle et de l'épanouissement des sciences et des arts. Alors on cherche les beautés artistiques et les belles formes littéraires. C'est l'époque où les hommes cherchent l'unité dans l'harmonie et le développement de tous les progrès. Ce sont les beaux jours de la Grèce et le siècle de Louis XIV.

La sixième période comprend les hommes plus positifs, qui sont devenus spéculateurs, après avoir été spéculatifs. L'application des sciences et des arts aux industries devient l'objectif des savants. C'est la période des inventions et des découvertes ; c'est le règne des chercheurs, des investigateurs et de l'épanouissement de toutes les branches de l'activité humaine. Mais dans cette période transitoire, l'amour des plaisirs, des richesses et des honneurs paralyse les plus belles aspirations de la pensée et les bonnes inspirations morales et sociales. Cette période agitée constitue un intermédiaire flottant entre le doute et l'espérance. Le scepticisme et le persiflage ridiculisent les plus beaux sentiments et les plus nobles aspirations vers un avenir meilleur et des visions plus élevées. C'est une période de transformation où les croyances religieuses, arrivées à leur paroxisme d'abus et minées par les convoitises humaines et la cupidité de certaines classes d'individus, produisent la négation de *l'Etre Suprême* et de *l'âme immortelle*.

Quelles que soient les commotions sociales qui se produisent dans l'esprit des hommes, la solidarité, ce phare lumineux de la

civilisation des peuples et du progrès moral et social des individus, se montre chaque fois que des fléaux ou des malheurs frappent certains membres de l'humanité. Les tendances vers la fraternité universelle font espérer que le jour n'est pas éloigné où la bienfaisance effective s'étendra à tous les hommes, sans distinction de nationalité, de caste, de croyance et d'opinion. cette période de civilisation vacillant entre les anciens errements et les données nouvelles qui se manifestent de toutes parts, sera entraînée par le progrès invincible que rien ne peut arrêter.

Cette marche ascentionnelle vers l'épanouissement de la vérité éternelle est vivement actionnée par le spiritisme qui propage une morale qui est de nature à régénérer l'humanité. C'est la période dans laquelle se trouvent toutes les nations civilisées, qui cherchent à penétrer l'inconnu dans la nature universelle.

La septième période comprend la décrépitude des peuples et la vieillesse des nations. Dans cette phase néfaste, les hommes ramollis par la débauche et toutes les jouissances matérielles manquent de courage et d'énergie pour faire face à toutes les situations.

C'est l'âge caduc des peuples : c'est la décadence des nations qui marchent d'un pas accéléré vers la vieillesse.

Heureusement que la terre est loin de cette période sinistre. qui a vu disparaître Babylone, Thèbes, aux cent portes. Ninive, Tyr, Memphis, Sidon, les splendeurs d'Athènes, de Carthage, de Rome et de Byzance. Il ne reste, hélas ! de ces célèbres cités et d'autres ayant aussi une grande renommée à peine quelques vestiges enfouis sous les sables du désert. Un linceul gris que le temps a jeté sur ces riches et opulentes métropoles, cachées sous la poussière des siècles, inspire une sombre tristesse. Tant de grandeurs disparues attestent que les peuples ont, comme les jours, leur soleil levant et leur soleil couchant. Toutes ces splendeurs disparues montrent que les nations accomplissent laborieusement leur évolution vers l'axe du progrès et dans la voie de la transformation des êtres et des mondes.

Toutes les grandes nations, après s'être élevées bien haut dans

l'atmosphère de la pure lumière et des beautés terrestres, après avoir gravité dans le mouvement des civilisations sont ramenées vers la force concentrique de la décadence.

L'humanité, après avoir parcouru les différentes phases du progrès des civilisations; après avoir accompli les sept grandes évolutions de sa destinée, reprend le rang qui convient à chacun de ses membres, dans le monde universel.

Le temps et les défaillances sociales apporteront la caducité et la décrépitude aux voluptueux qui trouvent dans des coupes d'or leur avilissement et leur condamnation qui sera le résultat de la désharmonie qu'ils causent au monde terrestre.

Les hommes de cœur qui aident leurs frères à porter leur lourde croix, et qui compatissent à toutes les souffrances recueilleront l'auréole qui est l'apanage des âmes charitables, qui ont mérité de monter dans les mondes supérieurs.

O hommes, réveillons-nous à la vie de l'âme; efforçons-nous de répandre les vérités qui servent de base au spiritisme, lequel réunit dans ses principes le summum de la pure morale, dont la pratique concilie tous les intérêts et unit tous les cœurs dans un sentiment commun de solidarité fraternelle.

DÉCHAUD, *Publiciste à Oran.*



LA MAGIE

I

> Il ne faut pas rejeter entièrement les relations superstitieuses et même magiques, afin de voir si dans cette immensité de prétendus miracles on ne trouverait pas quelque opération vraiment naturelle : par exemple, dans ce qu'on dit sur l'action réciproque de certains sujets à des distances assez grandes, sur la transmission qui n'aurait pas moins lieu d'esprit à esprit que de corps à corps.
>
> BACON.

La magie est presque aussi ancienne que l'humanité. L'homme s'imaginait pouvoir, à l'aide de pratiques particulières et de for-

mules sacramentelles, contraindre les agent physiques d'obéir à ses désirs. Tel est le caractère fondamental de la magie. Cette science avait pour but d'enchaîner les forces de la nature et de mettre en notre pouvoir, l'œuvre de Dieu. L'antiquité ne se représentait pas les phénomènes de l'univers comme la conséquence de lois immuables ; elle les faisait dépendre de la volonté arbitraire et mobile d'Esprits ou de divinités. Dès lors, pour soumettre la nature, il fallait arriver à contraindre ces divinités ou ces esprits à l'accomplissement de ses vœux. Ce que la religion croyait pouvoir obtenir par des prières, la magie tentait de le faire par des charmes, des formules et des conjurations.

Alfred Maury a fait un ouvrage remarquable sur la magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen-âge ; c'est une étude sur les superstitions païennes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. C'est à ce livre que nous empruntons les faits dont nous parlons dans notre article.

La magie règne en souveraine maîtresse chez les peuples sauvages ; nous ne nous y arrêterons pas.

Commençons par l'antiquité.

Les empires de Ninive et de Babylone étaient déjà arrivés à un degré de prospérité que plus des trois quarts de l'univers étaient encore plongés dans la barbarie. Dans ce pays, la sérénité du firmament et la majesté des phénomènes célestes attirèrent de bonne heure l'attention. Aussi les Chaldéens et les Assyriens s'astreignirent-ils à une contemplation journalière du ciel et découvrirent-ils quelques-unes des lois qui régissent le cours des astres. De la sorte, les temples devinrent de véritables observatoires, Telle était la célèbre tour de Babylone (Babel), monument consacré aux sept planètes et dont le souvenir a été perpétué par une des plus anciennes traditions que nous ait conservées la Genèse.

Une longue suite d'observations mirent les Chaldéens en possession d'une astronomie théologique reposant sur une théorie plus ou moins chimérique de l'influence des corps celestes sur les évènements et les individus.

Babylone renfermait des magiciens et des sorciers, aussi bien

que des devins et des astrologues. L'interprétation des songes y jouait un rôle important.

Lorsque les conquêtes de Cyrus, roi des Perses, eurent mis fin à l'empire de Babylone, la religion des Perses pénétra jusqu'aux bords de l'Euphrate. Les prêtres du *mazdéisme* (religion perse) héritèrent de l'influence qu'avaient exercée les chaldéens. Ces prêtres, désignés par les Grecs sous le nom de *mages* du mot zend *mog* qui signifiait *prêtre*, étaient aussi en possession d'une science sacrée. Ils passaient pour d'habiles thaumaturges.

Le miracle qui avait valu le plus de renom aux mages était l'art qu'on leur attribuait de faire allumer le sacrifice par le feu céleste. Ce miracle est mentionné par St-Clément, par Grégoire de Tours et par Dion Chrysostome. C'était à l'aide d'une baguette que les mages opéraient leurs prodiges ; c'est pour cela que cet instrument est devenu depuis l'emblème des enchanteurs ; c'est la baguette magique.

Les prêtres égyptiens possédaient aussi des secrets pour opérer des prodiges. La lutte entre Moïse et les magiciens de la cour de Pharaon, m'entionnée dans l'*Exode* nous en est une preuve frappante. Ces prêtres réussirent à reproduire les prodiges opérés par le législateur hébreu, nous lisons, en effet, dan l'*Exode*, chapitre VII, verset 11 : « Mais pharaon fit venir aussi les sages et les enchanteurs et ces magiciens d'Egypte firent la même chose par leurs enchantements. »

Cela ne doit pas nous étonner. Le grand monarque d'Egypte, Rhamsès II avait une sœur dont le fils se nommait Hosarsiph (c'est le premier nom égyptien de Moïse). Celui-ci était donc le neveu de Rhamsès II. Il avait reçu son instruction des prêtres égyptiens dans le temple d'Ammon-Râ à Memphis. Il était avant tout le *fils du temple*, car il avait grandi entre les colonnes. Il avait été voué à Isis et à Osiris par sa mère. Ce que Moïse savait, les prêtres Egyptiens le savaient ; il n'est donc pas étonnant qu'ils aient pu opérer les mêmes prodiges.

L'astrologie était cultivée en Egypte avec autant d'éclat que dans la Babylonie. Il semble même que dans la doctrine égyptienne

une étoile particulière indiquait la venue au monde de chaque homme ; cette opinion était aussi celle des mages ; il est fait allusion dans l'Evangile de St-Mathieu, chapitre II, verset 2 : « Et disent : Où est le roi des Juifs qui est né ? car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. »

Chez les Grecs la religion fut de tout temps associée à l'exercice des pratiques superstitieuses qui découlaient de la magie des premiers âges. La divination était exercée soit dans des établissements spéciaux, sanctuaires appelés *mantéions*, soit par des devins de profession. La confiance en certaines formules magiques, en certains charmes, en la vertu de certains gestes était excessive. Ses devins charmaient les serpents, conjuraient les vents et pouvaient même métamorphoser les hommes en animaux.

Il y avait de plus en Grèce un culte qui était à lui seul une véritable magie, c'était celui d'*Hécate*. Cette divinité, personnification de la lune, était la patronne des sorcières.

Il est bien entendu que dans les apparitions par lesquelles Hécate manifestait sa présence, la fourberie s'exerçait sur une grande échelle.

La magie et l'astrologie égyptienne s'introduisirent aussi chez les Grecs, à l'époque où la foi aux anciens Dieux périclitait. Sous le pseudonyme d'Orphée, des idées empruntées à l'Egypte et à l'Asie se greffaient sur les vieilles légendes homériques.

L'*orphisme* mit en vogue les purifications, les exorcismes, les évocations, les expiations. Les prêtres d'Orphée furent de véritables magiciens, des sorciers, des diseurs de bonne aventure qui vendaient leurs secrets, leurs remèdes et leurs prières.

La magie ne s'introduisit à Rome qu'à la suite des doctrines grecques ou orientales. Celles-ci commencèrent à y pénétrer, deux siècles environ avant notre ère.

La divination jouait un rôle considérable dans la religion des Romains. Au temps de Catilina, on rencontrait à Rome une foule de diseurs de bonne aventure, de faux devins ; il y avait aussi des sorciers qui jetaient des sorts et opéraient des maléfices. Des lois sévères existaient contre eux.

Les astrologues abondaient. S'agissait-il de marier une fille, un enfant était-il né, on faisait venir un astrologue pour tirer son horoscope.

Quand Octave vint au monde, un sénateur versé dans l'astrologie prédit la glorieuse destinée du futur empereur. Livie, étant enceinte de Tibère, interrogea un astrologue, Scribonius, sur le sort de cet enfant ; sa réponse fut, dit-on, aussi perspicace.

(A suivre) Isidore Leblond.

Epître à ceux qui Pleurent sur une Tombe[1]

(Suite et Fin)

MOURIR, C'EST REVIVRE !

II

Au mot de réincarnation, chacun sourit, et pourtant !

Pour elle aussi, chers désolés, les preuves abondent.

Preuves antiques et modernes.

On lit au livre des védas de l'Inde : « Si vous vous livrez à nos désirs vous ne faites que vous astreindre à contracter, en mourant, de nouveaux liens avec d'autres corps et avec d'autres mondes. »

Socrate écrit : « Il est certain qu'il y a un retour à la vie ; que les vivants naissent des morts, que les âmes des morts existent. » Platon, son disciple, dit après lui : Notre âme existait quelque part avant d'être dans cette forme d'homme, c'est pourquoi je ne doute pas qu'elle soit immortelle. »

Pythagore nous parle longuement de la transmigration des âmes.

Le Talmud dit que l'âme d'Abel passa dans le corps de Setlo et ensuite dans celui de Moïse. Les Hébreux croyaient tellement aux vies successives que lorsque Jésus de Nazareth paraît, la préoccupation du peuple n'est pas de savoir quels sont ses parents, ses

(1) Voir le n° 8 de *La Vie Future*.

antécédents, sa ville natale. Il s'agit de savoir qui il est, quel est le personnage des temps passés qui revit en lui. Est-ce Elie ? Est-ce Jérémie?

Jésus fait plus, il affirme la réincarnation d'Elie lorsqu'il répond à ses disciples, en leur parlant de Jean-Baptiste. « Et si vous voulez le comprendre il est lui-même Elie qui doit venir. » (Mathieu chap. XI, vers 14). Ailleurs il dit : « avant qu'Abraham fut, j'étais. » (St-Jean chap. VIII, vers 58).

Enfin il répond à Nicodème : « Je vous le dis, en vérité, personne ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau. Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit : il faut que vous naissiez de nouveau. » (Ev. St-Jean, chap. II, vers 3 et 7).

St-Jérôme affirme que la doctrine des vies successives et progressives était enseignée dans les temps les plus anciens comme une vérité ésotérique et traditionnelle.

Le Coran lui-même nous parle de réincarnation : « Lorsque l'âme a perdu sa coquille, elle s'en forme une nouvelle. — Les âmes des hommes et des animaux reviennent à la terre par le ruisseau de l'enfance. »

« L'homme qui meurt, dit encore le Coran, va à Dieu et renait plus tard dans un corps nouveau. Le corps reste à la tombe, l'esprit revient. — Le corps n'est qu'un masque que l'âme prend et quitte pour en revêtir d'autres plus tard. — Ceux qui s'aiment se retrouvent dans une incarnation future. »

Charles Fourier était tellement convaincu que nous renaissons qu'il dit dans ses ouvrages : « tel mauvais riche pourra venir mendier à la porte du château dont il aura été le propriétaire. »

Enfin, Maxime Du Camp, Eugène Pelletan, Alex. Dumas père, Balzac, Georges Sand, Michelet, Louis Figuier, Flammarion et, toujours heureux de le nommer, l'immortel Victor Hugo, parlent en termes éloquents de la loi de réincarnation.

Mais tous ces témoignages ne me suffisent pas. J'irai en chercher au sein même de l'Eglise catholique dans les écrits de l'un de ses docteurs, l'abbé Berault-Bercastel, auteur d'une histoire de l'Eglise. Ce docteur dit : « l'inégalité des créatures humaines n'est que

l'effet de leur propre mérite parce que toutes les âmes ont été créées simples, libres, naïves et innocentes par leur ignorance même, et, toutes, par là aussi, absolument égales.

« Le plus grand nombre tombe dans le péché et, à proportion de leurs fautes, elles furent renfermées dans des corps plus ou moins grossiers, créés exprès pour leur servir de prison. De là les traitements divers de la famille humaine. Mais quelque grave que soit la chute, elle n'entraîne jamais le retour de l'esprit coupable à l'état de la brute, elle l'oblige seulement à recommencer de nouvelles existences, soit ici-bas, soit dans d'autres mondes, jusqu'à ce que, fatigué de souffrir, il se soumette à la loi du progrès et s'améliore. Tous les esprits sont sujets à passer du bien au mal et du mal au bien. Les peines décernées par le Dieu bon ne sont que médicinales. »

Ainsi donc, chers désolés, les vies se suivent et ne se ressemblent pas, mais elles s'enchaînent avec une logique impitoyable.

D'après cette loi, les actions d'une vie ont leur répercussion fatale dans la vie suivante. Non seulement l'homme renaît avec les instincts et les facultés qu'il a développés dans la précédente incarnation, mais le genre même de son existence sera déterminé en grande partie par le mauvais emploi qu'il aura fait de sa liberté dans la vie précédente.

Pour se guider, pour assurer le libre arbitre, Dieu a placé, au fond de notre être, un éclair de sa pensée, notre conscience.

Entre chaque incarnation, le vêtement de chair une fois tombé, l'esprit voit le tableau de ses actes, ses pensées, ses volontés, ses désirs. Ses souvenirs s'éveillent.

C'est l'instant solennel, car c'est dans sa propre conscience que l'esprit trouve sa récompense ou son châtiment. Il est son propre juge. Toute sa vie entière se déploie : fautes, faiblesses, misères, pensées, paroles, actions, tout sort de l'ombre. Il revoit ses existences passées, compte les étapes, mesure le chemin parcouru, voit le bien et le mal réalisé. Tout le passé s'explique, l'avenir s'entrevoit.

Vous le voyez, chers désolés, il n'y a ni tribunal, ni jugement,

rien que la loi immuable s'exécutant d'elle-même par le jeu naturel des forces spirituelles et selon l'emploi qu'en fait l'âme libre et responsable.

Tous nous avons déjà subi plusieurs incarnations et nous sommes loin d'en avoir épuisé la série.

Chaque vie mortelle, chaque incarnation temporaire, est un creuset où l'esprit s'épure, une lutte où les facultés se développent, un échelon qu'il doit franchir sur la grande échelle qui mène à la perfection.

Cette doctrine seule est rationnelle, consolante.

Seule elle explique l'homme et justifie Dieu.

Et maintenant — ô âmes attristées ! — ai-je le droit de demander à la mort où est son aiguillon ?

O mort ! quoi que tu sois, sous quelque forme qu'on te présente, tu n'es qu'un mot vide de sens et nous sommes dans un siècle où chaque chose est jugée à sa juste mesure.

Disparais donc à jamais de notre langage, de notre code et de nos usages — ô mort — car tu nais de l'ignorance, de l'obscurité et nous sommes la vie, parce que nous apportons le savoir et la lumière ; oui, la lumière, lumière inéluctable dont la nécessité s'impose.

La raison ne peut admettre, le cœur ne peut accepter, que tout ce que l'homme respecte, croit, aime et désire, n'ait d'autre terme qu'un amoncellement de débris et de ruines ; que la vérité ne soit qu'un leurre, que la justice ne soit qu'un mot. Que l'innocence n'ait aucun recours contre le crime et la violence. Que les lâches, les fourbes et les oppresseurs aient toujours raison contre les opprimés ; que les larmes n'aient aucun droit, l'espérance aucune réalisation possible, que la tombe, enfin, où tout doit s'engouffrer à jamais, emporte avec elle la dernière de nos illusions et sauvegarde, dans ses inviolables ténèbres, toutes les iniquités impunies...

Allons donc ! « Les marbres des tombeaux qui vous effraient sont les portes du temple de l'immortalité, de la justice et de la vérité.

O vous, femmes qui pleurez dans vos longs voiles de deuil !

O vous, hommes qui vous croyez abandonnés par ceux qui vous ont précédés dans l'au-delà ! relevez vos fronts, séchez vos larmes et regardez en face cet espace aujourd'hui sans secrets, sans mystères. Trépassés et vivants sont rattachés les uns aux autres par les liens de leurs existences solidaires.

Plus de déchirements, plus de séparations, le ciel et la terre restent confondus.

O orphelins qui me lisez ! sachez que l'amour maternel, le sentiment le plus saint et le moins égoïse, est aussi le plus persistant dans l'au-delà. La mère continue à s'intéresser, à veiller, sur ses enfants et devient ainsi comme un véritable ange gardien.

Mères ! sachez que les enfants perdus et tant pleurés sont auprès de vous. Le soir, quand la nuit tombe, à l'heure du crépuscule si pleine de poésie et de mystères, ne sentez-vous pas leurs âmes passer près de vous ? N'entendez-vous pas le doux bruissement de leurs ombres ?

O amis et frères ! aimez et croyez à l'amour de vos chers morts et faites, de grâce, une grande place en vos cœurs à l'amour fraternel. Cultivez précieusement sa fleur, elle est un beaume qui vous consolera de toutes les misères de la vie.

Si quelquefois le désespoir tentait de s'emparer de votre cœur, levez les yeux au ciel et ne craignez pas de regarder les étoiles car c'est près d'elles que les âmes que vous avez connues et aimées vous attendent. Cessez surtout de regretter exagérément les morts. C'est là une erreur ayant pour conséquence immédiate de retenir longtemps dans l'astral inférieur ceux qui sont partis. Nos lamentations déréglées et purement égoïstes, les empêchent de s'élever, réveillent en eux les souvenirs terrestres et ramènent l'attention de leur âme vers les choses matérielles.

Si nos morts vont goûter le repos, pourquoi les ramener dans ce séjour de douleurs ?

Point d'air sombre et de vêtements de deuil. Le vrai croyant se réjouit de voir son ami, son frère délivré des entraves de la vie terrestre. Il évite scrupuleusement tout ce qui pourrait être

source de souffrance ou cause de retard dans l'ascension et la progression des âmes.

Mais, me direz-vous, comment obtenir les renseignements, les lumières et les consolations que vous nous promettez par l'intermédiaire de nos chers disparus ?

Simplement en étudiant la sublime doctrine du Spiritisme.

Spiritisme est un mot désormais bien connu et fréquemment employé. Cependant la plupart des personnes qui se servent de ce mot en sont encore à se demander ce qu'il signifie exactement.

Quelquefois, pourtant, la curiosité intrigue jusqu'à amener l'interrogation sur les lèvres. Le spiritisme est, avant tout, et par-dessus-tout, la science du bon sens. Le spiritisme apporte un évangile autrement élevé et prêche une loi plus sainte et surtout plus rationnelle que nulle autre doctrine. Il se divise en deux parties.

La première, toute religieuse, morale et philosophique. basée sur la logique, le raisonnement et l'esprit des Ecritures.

La deuxième, toute expérimentale, scientifique, venant à l'appui et pour confirmer la première, ce qui nous donne le droit de dire que la science est une Religion et la Religion une Science.

Je ne m'étendrai pas sur le phénomène spirite, il est à la portée de tous. Je me contenterai de vous dire qu'il s'est affirmé, non une fois, dix fois, cent fois, mais un nombre incalculable de fois : qu'il s'affirme encore chaque jour et de façons diverses : que de toutes parts s'élèvent les témoignages et les preuves ; qu'il a des observateurs, des expérimentateurs, des défenseurs, dans tous les pays et dans toutes les classes de la Société humaine ; depuis le trône, jusqu'à l'humble mansarde.

Ne croyez pas — chers désolés — que les spirites ne s'occupent que de farfadets, d'apparitions fantastiques, de tables tournantes et d'esprits frappeurs. Ils étudient, raisonnent discutent ; faites comme eux.

Etudiez le Spiritisme et vous verrez qu'il touche à toutes les questions morales, sociales et religieuses. Expérimentez, l'expé-

rience n'est le privilège de personne, elle est, je l'ai dit plus haut, à la portée de tous.

Instruisez-vous, oui, instruisez-vous. C'est par l'étude sérieuse et approfondie du Spiritisme que les ombres qui vous entourent disparaîtront et que, après avoir, à votre tour, vaillamment rempli votre mission et subi victorieusement les rudes épreuves de la vie, vous retrouverez vos chers disparus dans le sein de Dieu notre Père à tous, pour jouir en paix, avec elles, des bienfaits de son amour.

C'est ce que vous souhaite votre dévoué serviteur.

JOSEPH D'ALGÉRIE.

LE BIGOTISME

Mon titre va faire sourire bon nombre de mes lecteurs, qui vont y voir sans doute une attaque contre le catholicisme ou toute autre religion. Eh bien, détrompez-vous ; c'est du bigotisme spirite dont je veux parler, le pire de tous.

Le pire de tous j'ai bien dit, et j'irai même plus loin en affirmant que cet état est le plus mortel ennemi, la pierre d'achoppement du spiritualisme. Pour vitupérer de la sorte contre lui j'ai mes raisons, et dussai-je m'aliéner tous les bigots et, à raison même de cela, je dévoilerai son danger pour mettre en garde tous les vrais spirites contre ses agissements.

Je m'explique : tout d'abord ouvrons un dictionnaire et nous trouvons à ce mot « bigotisme » : dévotion outrée et superstitieuse.

Que de choses contient cette explication laconique ! Outrée et superstitieuse ! C'est-à-dire sentiment borné, étroit, férocement égoïste (le mot n'est pas exagéré) supprimant tous les autres, absence complète du libre arbitre pour les uns et manteaux d'hermine devant couvrir toutes les vilenies pour les autres.

En effet, pour le bigot que lui importe la charité, la fraternité, la solidarité, l'amour de son semblable ; tout ce qui n'est pas sa religion est quantité négligeable et, s'il lui arrive de parfaire à un de ces sentiments, il s'imagine de bonne foi en être facilement lavé par l'intervention de son idole. Et encore de quelle façon s'adresse-t-il à son Dieu ! sa fréquentation outrée du temple, son commerce trop fréquent de sa divinité, finissent par lui donner une sorte de familiarité avec elle qui va parfois jusqu'à l'insolence et toujours jusqu'à la bêtise. A force de la mêler à sa vie, il arrive insensiblement à s'adresser à elle comme à une égale, et j'ai connu une dame qui n'aurait pas fait une crème sans demander conseil à son guide. Ce serait à mourir de rire, si ce n'était triste à pleurer.

Comment voulez-vous après que l'homme à l'esprit sain, raisonnable résiste à cela quand pour s'instruire dans notre belle doctrine il tombe sur un pareil initiateur.

Mais si les spirites passent pour des illuminés, pour des fous, c'est la faute aux bigots ; c'est eux qui forgent de toutes pièces l'arme la plus terrible qui soit : le ridicule.

Donc sus à eux ; démasquez-les, criez bien haut que vous les reniez, préférez leur un athée, un matérialiste, qui eux, au moins, combattent ouvertement, à armes franches faisant des blessures, cuisantes peut-être, mais ouvertes, facilement cicatrisables et qui, par leurs virulences même, provoquent la curiosité des indifférents ; et n'oubliez pas que l'homme qui veut savoir est bien près de la conviction. Tandis que les bigots, par leurs pratiques néfastes, font naître la lèpre du dartre qui s'étend..... s'étend, faisant tâche d'huile et sape sûrement la doctrine par sa base.

Je serais désolé pourtant que l'on confondit le bigot avec le dévot, car le fossé qui les sépare est immense et profond.

Autant l'un est méprisable, autant l'autre est respectable.

Voyez-les tous les deux dans une église ou un temple, le premier va, vient, comme chez lui, parle souvent avec la même désinvolture que s'il se trouvait dans son alcôve, tandis que le second, justement pénétré du respect qu'il doit à ce qu'il adore, s'abstiendra de tout acte répréhensible, sachant très bien qu'une

prière ne saurait laver un manquement conscient à ses devoirs. Il sera bon, charitable ; il comprend qu'un seul de ces actes fera plus auprès du Tout Puissant que la plus longue des litanies.

Maintenant je souhaite qu'aucun de mes lecteurs ne soit visé par cet article. Si le cas se présente, je prie Dieu de lui ouvrir les yeux et de le ramener dans la bonne voie.

(*Médium :* DURAND) Alexis PIRON
1689-1773

COMMUNICATIONS OBTENUES PAR Mlle L. A., MÉDIUM ÉCRIVAIN

O amour maternel ! source de vie, de lumière et de dévouement sans bornes !

Dès le berceau, l'enfant confié à ses soins, par Dieu, est entouré d'une sollicitude sans limites. Couvé par une tendresse ineffable, il grandit, s'évertue, et son cœur est ouvert grandement, loyalement à l'horizon qu'il aperçoit et ne comprend point encore.

Ses faibles pas, soutenus d'une main ferme, ne deviennent, désormais, plus chancelants, et son âme imprégnée du tendre reflet de l'amour maternel, sourit au bonheur !...

Il comprend, maintenant, ce jeune chérubin, qu'une ère nouvelle pousse ses facultés intellectuelles, au désir de savoir, de connaître et, un souffle de science l'enveloppe.

Ouvrez vos ailes, jeune oiseau, l'instant est prospice aux confidences et aux souvenirs !

Un peu de ce passé va revivre et vibrer en votre petite cervelle. L'existence d'antan vous ingéniera à trouver quelque découverte et l'obscurité fera place au jour limpide, pour la réussite de vos projets futurs.

C'est alors, que le cœur d'une mère pèsera d'un poids énorme, profond même, dans cette balance, donnant cours à une carrière convoitée !

Est-il meilleur juge, meilleur soutien, plus discret confident que le sein d'une mère ?

N'avez-vous point grandi, pleuré et ri, dans cette bienfaisante tendresse ?

Oh ! oui, enfant, sache toujours te souvenir du tendre regard qui te guidait et te soutenait, dans les luttes de la vie !

Bien puissante est l'attraction reliant solidement, les attaches du fils, envers cette maman si chère, de cette fille que l'on se plait à toujours voir fillette ?

Toutes les mères possèdent les mêmes fibres étroitement serrées et les enchaînant à leur progéniture adorée !

Aime ardemment, chéri, l'être que le Créateur te donna pour éveiller ton intelligence et développer ton âme !

Garde-lui un souvenir touchant, comme compensation de ce dévouement auquel elle fut astreinte, sa vie durant !

Qu'une pensée, reconnaissante, monte chaque jour vers elle, pour la dédommager de ses peines et de ses tribulations supportées autrefois sans murmure.

L'élan affectueux de son enfant, la ramènera plus facilement vers ce passé qu'elle ne veut point oublier ; la terre renfermant encore, comme en une forteresse imprenable, le cœur de l'aimé, toujours petit, toujours jeunet, pour une maman, aimante et dévouée !

Oh ! oui, puissent vos cœurs toujours, demeurer jeunes, pour nous, qui vous adorons !

Soyez petits par la taille, soyez petits par votre gentillesse, mais soyez grands par l'amour filial.

Charmez-nous par vos paroles enfantines, vos doux sourires, votre franche gaieté, et louez Dieu pour son immuable bonté !

Sans l'Etre Suprême, rien ne pourrait être parfait !

Françoise Lovéra, (1820-1889).

* * *

O vous ! lumière bienfaisante qui participez à l'éclosion de nos bonnes pensées, qui inculquez à nos penchants retardataires, la

vraie distinction du bien, puisse le Créateur, vous rendre plus éclatante encore !

Vous brillez de feux incandescents, et ravivez, sans cesse, vos couleurs, les rendant plus vivaces, plus brillantes.

— Telles nos bonnes actions, tels aussi nos bienfaits !

Auréolant vos actes, lumière bénie, vous embellissez également nos esprits et nos âmes !

De quelle ardeur, de quels scintillements n'illuminez-vous point nos cœurs, rendus purs, par le courage en la souffrance, par le dévouement sans murmure !

Tout est bonté, dans l'univers, pour tout être animé de sentiments élevés !

Tout est progrès, pour l'esprit, enveloppé de fluides régénérateurs. — Et cependant, il existe des réfractaires, s'opposant entièrement à suivre la vraie vie, la seule ligne pouvant avantager, dans d'immenses proportions, tous les actes découlant de la pluralité de leurs existences.

Ils nient, s'acharnent dans leur entêtement et rendent nulles, ces vies, où la science aurait pu faire d'eux-mêmes, des esprits sages, disciplinés et avides de connaître davantage encore.

Nous ne pouvons que déplorer ce retard opposé à leur bonheur.

Pourquoi différer un avancement spirituel ?

Matériellement et pécuniairement, n'est-il point, pour tous, ici bas, un objet de désir, un sujet de convoitise ?

Oui, mais le métal, les honneurs et les grandeurs représentent, malheureusement le seul point captivant sur terre !

La conscience ?..... Nul ne l'aperçoit !

Pourquoi viendrait-elle troubler les idées concentrées sur un même point : la fortune !.....

Oh ! briller à sa façon ; par le luxe, l'étalage de splendeurs ; n'est-ce point là, le seul but enviable ?

Le reste importe peu... L'âme ? .... essence inconnue, flamme imaginaire !... Pourquoi s'attacher à de semblables billevesées !

Malheureux, qui essayez de rayer de vos cœurs, alourdis par l'égoïsme, l'existence d'un Dieu bon et miséricordieux, re-

pentez-vous de vos actes blâmables et sortez victorieux, après un sévère retour sur vous-mêmes.

La Toute-Puissance d'un Créateur existe, et tout, dans l'Infini, le prouve surabondamment.

Admirez autour de vous; ces paysages en beauté, ces panoramas sans bornes, et, dans un silence sans trouble, laissez parler votre conscience.

Un hymne d'amour et de reconnaissance chantera au plus profond de votre être, vous persuadant que seul, un rayon lumineux, émanant de Dieu, a pu créer de semblables bienfaits, dont les hommes jouissent, sans se rendre compte, et se délectent chaque jour.

Heurte donc à la porte du bien, frère aimé, frappe un peu plus fort, accentue davantage encore, journellement; et, sans t'en apercevoir, tu auras acquis le droit de franchir le seuil du bonheur le plus pur, et le plus enviable qu'il soit possible de rêver!

Mais, des anges en gardent sévèrement l'entrée, et, pour y avoir accès, il faut pouvoir le mériter.

Je désire votre venue et bénirai votre arrivée dans le séjour des *Elus*.

LOUIS ARMAND.

Pourquoi porter le Deuil?

Ci-dessous, un article paru dans *The Chicago Journal*, par Madeline Deane, au sujet de la mode consistant à porter le deuil comme signe de douleur.

Le vêtement de deuil est contraire, tant à la religion qu'au bon sens. Dans les églises on enseigne la doctrine de la résurrection, on enseigne que mourir c'est entrer dans une nouvelle existence. On excite l'imagination par une description magnifique du Paradis, séjour délicieux où l'on goûte la musique céleste, le bonheur éternel, etc. Mais aussitôt que l'âme a trépassé et que le pauvre corps

est à jamais au repos, on se fait un chagrin immense, alors qu'il y a plutôt lieu de s'en féliciter. On porte l'insigne du désespoir, alors que si notre foi était sincère, on devrait songer au bonheur éprouvé par l'être qui a triomphalement passé des ténèbres à la clarté radieuse du soleil, de l'agitation et des espérances déçues à la quiétude de la paix universelle.

Ceux qui restent ici-bas, devraient également être pris en considération : la vie n'est déjà pas trop souriante et c'est le devoir de tout homme, d'aider à rendre le séjour sur notre planète aussi agréable que l'égoïsme humain peut le permettre. De quel droit, après tout, demandons-nous au monde de prendre sa part de nos peines et parfois d'empoisonner par nos insignes de douleur la joie que certains éprouvent de vivre et de jouir ?

Je connais une femme, bien partagée par la nature, d'un esprit brillant, inaccessible à la tristesse, possédant un rire si franc et si spontané, que le misanthrope le plus lugubre ne saurait résister à la nécessité de se dérider en sa présence.

Il y a un an, à la mort d'un parent et afin de se conformer à la mode strictement observée d'ailleurs par tant de familles, elle fut obligée d'échanger ses vêtements clairs et pimpants, portés depuis son enfance contre le traditionnel noir deuil ; avec ses joyeux rubans disparaissait son bon rire et son heureux optimisme. Au fond, il s'agissait d'une perte nominale : le parent en question lui était peu attaché, mais étant très sensitive, la couleur sombre de ses effets agissait sur son imagination et l'impressionnait au point de la rendre triste et pessimiste.

Je connais une autre femme qui perdit son mari il y a plus d'un an, un gaillard ne valant pas lourd, paresseux et passant son temps à rêver dans le coin du salon pendant qu'elle donnait ses leçons de piano pour subvenir aux besoins matériels de ses enfants. Elle n'eût aucune peine par ce décès, les enfants eux-mêmes avaient peu regretté ce père qui ne remplissait pas son devoir envers eux ; mais la mode exigea que la veuve s'affubla de vêtements de deuil, elle s'y soumit et le porte encore, emplissant la maisonnée d'une atmosphère de mélancolie et de tristesse, alors

que cet intérieur pouvait être plus heureux que du vivant de ce mari et père ivrogne.

Quelle face, que ce ridicule sentiment attristant l'existence des vivants sans aider le décédé en quoi que ce soit... Pourquoi ternir la clarté du soleil par l'ombre de la tombe. Pourquoi ce fétichisme pour la douleur et pourquoi chercher à nourrir le chagrin !

Il est temps que cette coutume moyenageuse prenne fin. Ayant en considération les vivants on ne diminue en rien l'amour sacré et durable dû au mort. Fixons leur souvenir dans notre cœur au lieu de le porter sottement sur le dos.

Quand j'arriverai au terme de mon calvaire je désire ne laisser aucun chagrin comme héritage à ceux que j'aime ; pour eux les fleurs continueront à s'épanouir, les oiseaux égaieront toujours les bois de leur joyeux ramage et la nature entière, ardente et belle poursuivra son cours.

Les spirites devraient plus que tout autre protester contre la mode tyrannique relative au deuil. Il est temps qu'on ait une conception plus rationnelle et surtout plus spirituelle de la mort.

A présent on se lamente comme si tout finissait avec la mort alors qu'on reconnait que dans la majorité des cas la mort est une heureuse délivrance, une entrée dans un monde plus beau, plus heureux, plus paisible.

(Traduit du *Light*).



NOTES BRÈVES

« *L'heure viendra où la sagesse des sages et la science des savants seront confondues.* » Ce paroles bibliques vont être confirmées.

Voilà pourquoi des simples, de braves femmes, des concierges ont précédé les savants contemporains dans la croyance aux faits psychiques.

Entre l'ignorant, qui affirme l'existence des fantômes, et le savant qui la nie, c'est le savant qui a la *science*.

Je connais les livres où sont écrits — et écrits par des simples — tout ce que les savants de demain... vont découvrir.

« L'immortalité de l'âme, disait Ernest Renan à M. Hyacinthe Loyson, N'Y COMPTEZ PAS ! »

Malgré l'affirmation de Renan, on va pouvoir y compter.

Sur tous les points du monde, des savants établissent, par la méthode expérimentale, l'existence de l'âme, indépendante du corps — agissant hors du corps.

C'est la débâcle prochaine et, cette fois, définitive du matérialisme.

J'ai entendu le professeur Flournoy dire à son cours de psychologie de l'Université de Genève :

« J'ai constaté des faits en opposition ABSOLUE avec les affirma-
« tions de la science *actuelle*. Le spiritisme ne m'est pas encore
« suffisamment démontré, mais je souhaite que la démonstration
« éclatante soit faite bientôt, ne serait-ce que pour confondre les
« matérialistes. » Ainsi soit-il !

(*Revue Spirite*). ALBIN VALABRÈGUE.

NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(Suite)

Cependant les aboiements furieux des chiens de garde avaient réveillé les deux autres garçons de ferme ; on entendit le claquement des volets de la grange où ils couchaient. Alors seulement Juramy songea à se mettre à la poursuite du misérable. Se précipitant dans l'escalier, suivi de Gaëtan, ils arrivèrent dans la cour en même temps que les deux valets de charrue, qui, les yeux bouffis de sommeil, se demandaient ce qui arrivait. Voyant leur maître accompagné de son pseudo-neveu, ils se précipitèrent vers eux :

— « Que se passe-t-il, maitre ? dirent-ils presque en même temps. »

— « Mes amis, répondit le fermier, Benoit vient de commettre une
« infamie, il faut que nous le retrouvions pour le punir.
« Mimile, prends Perdreau avec toi, tu iras fouiller les garigues, pen-
« dant que Barthélemy, avec Diamant, battra le bois de pins.

« Moi, et mon neveu, nous parcourons les prairies. Le misérable ne
« peut être bien loin, et, avec l'aide de Dieu, nous finirons bien par y
« mettre la main dessus. Que chacun s'arme et, à la moindre résistance,
« n'hésitez pas à vous défendre. »

Les deux braves garçons avaient une telle confiance en leur maître, que, sans demander la moindre explication sur le genre d'acte qu'avait pu commettre le charretier et aussi, il faut le dire, obéissant à leur sentiment d'antipathie vis à vis de Benoit, ils prirent chacun une fourche en fer, arme terrible dans leurs mains et, suivis des chiens, s'élancèrent dans les directions indiquées.

De leur côté, Juramy et le marquis armés des pistolets des fontes de ce dernier, se dirigèrent vers la prairie, et la chasse à l'homme commença.

Les deux femmes, restées seules, s'étaient mises à la fenêtre de la chambre après avoir pris la précaution de fermer soigneusement la porte et, à la clarté de la lune, elles suivaient du regard les silhouettes des chasseurs qui, à mesure de leur éloignement, s'imprécisaient, et finirent par se perdre dans le lointain.

— « Mon Dieu ! pourvu que ce misérable, se voyant pris, ne leur donne pas un mauvais coup, dit Françoise. »

— « Non mère, ayons confiance, répondit Rosette ; M. Gaëtan et
« mon père ont deux bons pistolets et quant à Mimile et Barthélemy,
« ils seront prévenus par les chiens et avec leurs fourches ils sauront le
« tenir en respect. »

La mère et la fille restèrent encore un moment à la fenêtre puis, n'entendant plus rien, elles rentrèrent dans la chambre et fermèrent les volets.

Alors, du mur même au-dessous de la croisée, une ombre se détacha, qui, rasant la barrière entourant la cour, atteignit le portail et se perdit dans la campagne. Avant de disparaître, Benoit, car c'était lui, montra le poing dans la direction de la ferme en ricanant ; « Ah ! ah ! le neveu
« s'appelle Gaëtan et non Jacques, tout ceci cache un mystère. Ah !
« belle Rosette, vous faites fi de moi, patience, mon tour viendra. »

A ce moment, un aboiement de chien en quête se fit entendre dans le lointain. Le charretier haussa les épaules : « Les imbéciles, ils me cher-
« chent bien loin quand ils auraient dû commencer par ici. »

En effet quand il s'était enfui, vaincu par le regard étrangement puissant du jeune marquis, après avoir fait claquer bruyamment la porte d'entrée, ce qui avait provoqué l'aboiement furieux des chiens, il s'était glissé tout simplement dans l'écurie, et là, caché derrière la porte, il avait tout entendu, tremblant que les recherches ne commençassent par là. Quand il vit la direction prise par les chasseurs, il respira plus à l'aise, et sitôt leur départ, il se glissa doucement dehors et allait traverser la cour, quand il fut arrêté par la conversation des deux femmes qu'il entendit toute. Après un dernier geste de menace, Benoit se perdit dans la nuit.

(A suivre). UN COLLABORATEUR DE L'AU-DELA.

Le Gérant : E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — ALGER